

JEAN-LOUP TRASSARD

CAMPAGNES  
DE RUSSIE

*nrf*

GALLIMARD











*A Marianne et Didier Stephant.*



### *Avertissement au lecteur*

En avril 1985, au cours d'une lecture publique pour quarante auteurs organisée par quelques-uns d'entre nous, Michel Deguy m'a présenté à une dame russe qui cherchait des nouvelles à traduire dans la revue de l'Institut de littérature mondiale à Moscou. En lui remettant un de mes livres, le lendemain, je lui ai dit l'intérêt que j'avais pour la littérature et le cinéma de son pays, le plaisir que j'aurais à m'y rendre si seulement je pouvais aller dans la campagne russe, étant un campagnard peu tenté par les villes, mais que malheureusement il était connu qu'en URSS on ne laissait pas les visiteurs pénétrer dans les campagnes. Tamara Balachova m'a dit que ce serait peut-être possible cependant, qu'elle allait en chercher le moyen à Moscou.

Plus d'un an après (juillet 1986), j'ai reçu une lettre des éditions Progress, intéressées par mon idée de voyage et susceptibles de m'inviter. Des tractations ont alors commencé : durée du séjour, moment de l'année, multiplicité des points de chute, localisation approximative, participation aux frais... La seule demande de l'éditeur soviétique était que je confirme mon intention d'écrire au retour une relation de voyage et que je la publie en France, Progress ne prévoyant que de façon vague l'éventualité d'une traduction

russe. Finalement, en mars 1988, une lettre est arrivée m'annonçant que tout était d'accord et qu'il fallait venir. A peine remis d'un combat trop long avec un nerf sciatique, j'hésitais à me lancer quand j'ai reçu à Paris un coup de fil de Sergueï Popov, rédacteur scientifique chez Progress, m'informant qu'il serait mon interprète et guide du premier jour au dernier. Sa voix sympathique m'a convaincu de partir.

Je ne parle pas russe. Je suis resté vingt-cinq jours sur le sol soviétique. C'est assez pour voir, très peu pour savoir. En conséquence, on ne trouvera ici aucun jugement. Pour juger de l'économie rurale en Union soviétique, il aurait fallu que je sois agronome, ou économiste, et qu'on veuille bien m'informer. Ce qui, probablement, n'aurait pas été le cas si j'avais demandé trop de précisions. A l'évidence, c'est dans deux kolkhozes qui fonctionnent bien qu'on m'a invité (alors que 70 % des kolkhozes seraient déficitaires...), mais qu'importe ce choix (d'ailleurs légitime), suffit de n'en tirer aucune généralisation.

Sur place, je n'ai même pas essayé de poser les questions dont, je le sentais bien, les réponses n'auraient pu être saines étant donné la présence de mon interprète, ma position d'invité du kolkhoze (en relation, forcément, avec son président) et même ma qualité d'étranger, devant qui l'on hésite à critiquer son pays. A la campagne, d'ailleurs, on est toujours méfiant. Glasnost et perestroïka, avec les nouveaux droits que peut-être elles donnent, pénétreront lentement. Mais, compte tenu de cette autocensure pratiquée tout naturellement afin de ne pas encombrer mon carnet de notes de réponses convenues, je peux dire que dans les lieux où j'étais invité, et dans le périmètre accessible en vélo, je me suis senti « libre ». Même si cette liberté était évidemment circonscrite dans l'espace et, peut-être, contrôlée par mon guide-interprète (qui pourtant n'en faisait point mine et

auquel — notre accord fut tacite — je n'ai pas donné l'occasion d'un seul refus).

Des millions de morts sous Lénine et Staline, par les guerres certes, mais aussi par les purges, les camps, les exterminations de peuples : millions de personnes assassinées dont le nombre étonnant, énorme, reste dramatiquement imprécis. J'ai quelquefois pensé à ces absents au milieu des campagnes vides, eux ne voyaient pas le printemps, mais je n'étais pas là, étranger, pour rouvrir la plaie de façon gratuite. Si j'avais voulu faire dire à mes interlocuteurs qu'ils étaient médiocrement satisfaits du régime politique ou du Parti, j'en aurais moins appris que ce qui nous est révélé par le résultat des récentes élections, d'une manière non pas verbale mais tangible. Quant à l'économie nous savons beaucoup de choses, aujourd'hui, sur les difficultés soviétiques et si j'avais posé des questions indiscretes, on m'en aurait moins raconté que Mikhaïl Gorbatchev lui-même n'en a mis au grand jour dans ses déclarations.

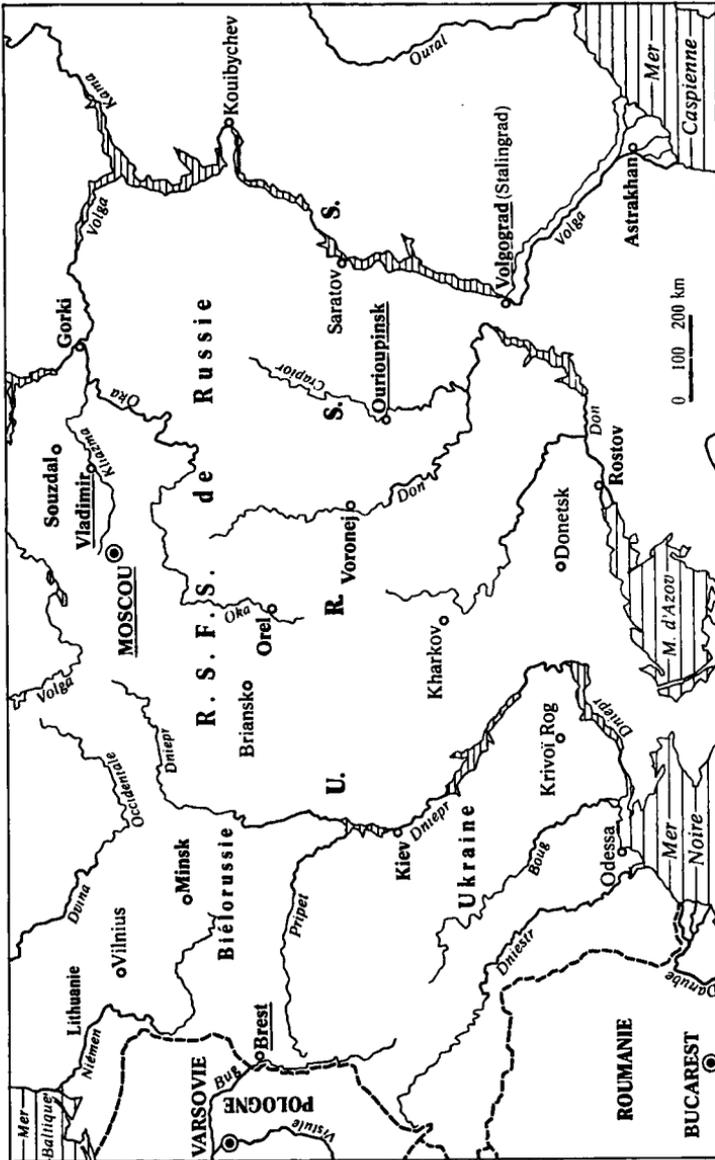
Non, ma curiosité n'était ni politique ni économique, elle était celle d'un passionné de la nature pour une campagne inconnue, d'un lecteur de romans pour les paysages qui les virent naître, d'une sorte de paysan pour la vie d'une autre population rurale. Quoique personne n'ait paru comprendre très bien ce point de vue presque poétique (sinon peut-être les hommes de forêt), on m'a laissé faire et, une fois logé, visiter ou questionner selon les besoins de ma quête.

Quant au résultat... le directeur de Progress rencontré à Moscou ne m'a même pas demandé ce que je comptais écrire, seulement si j'étais content de mon voyage et nous avons parlé des campagnes détruites.

Revenu en France, j'ai suivi mes notes sans en perdre une miette, fâché par moments de ne pas avoir posé telle ou telle question, mais je crois aussi que si j'étais resté quarante jours

comme l'éditeur me le proposait d'abord, je constaterais encore de regrettables lacunes... on ne rattrape pas l'horizon.

Je tiens en tout cas à remercier ici, par ordre d'entrée en scène, Tamara Balachova qui a mis le projet sur rails et s'en est enquis tout au long, Alexandre Avelichev, directeur des éditions Progress, qui m'a offert le séjour en URSS, Sergueï Popov sans le concours duquel rien ne se serait passé, ce livre lui doit énormément, aussi bien par l'atmosphère amicale dans laquelle il m'a permis de vivre que par son excellent travail d'interprète toujours disponible et parlant le français à merveille.





*11 mai*

Russie. Le fond du jardin touffu où l'on va cueillir des framboises dans les pièces de Tourgueniev, la terre poussiéreuse où l'outarde a imprimé son pied épais dans le *Manuel d'un trappeur* de Formosov, la poussière et la boue des ornières où roule une voiture à chevaux dans *Les Ames mortes* de Gogol, l'heure silencieuse de la sieste à la résidence d'été de la famille Oblomov, l'immensité du pays sensible dans l'air même, dans le ciel et les nuages au-dessus du jeune personnage de Tchekhov qui traverse *La Steppe...* Et puis des films, antérieurement même. Dans *Ivan le Terrible* une petite fenêtre s'ouvre, on entend le bourdon dont résonne toute la ville et l'homme qui se penche ferme un volet de bois. La mousse épaisse étouffe les pas dans la forêt des *Chevaux de feu* de Paradjanov. Les fournils de boulangers forment un dédale demi-souterrain dans la trilogie de Donskoï d'après Gorki... Le pain, la terre et l'idée de ces fleuves si larges, la musique d'une langue que je ne comprends pas, la sentimentalité des Russes toujours affleurante dans les dialogues littéraires et au cinéma... Je ne voulais pas y aller en avion, y tomber. Plutôt marcher vers l'est. J'aurais dû choisir le cheval, cuir sueur poil brossé, mais le temps de vivre s'est tellement rétréci, alors le train. On se

moque de mon choix archaïque. Combien ? Vingt-six heures pour Brest et pour revenir, Moscou-Paris ? Quarante-cinq heures ! Ma couchette de wagon-lit dans la voiture soviétique étant juste au-dessus d'un essieu, elle m'assure une pleine conscience du frottement, acier contre acier, par lequel mon voyage va s'effectuer. Un brouillard épais dans le nord de la France pour ce soir de mai, des gouttelettes à la vitre. L'un des deux employés des wagons-lits soviétiques — ils ne parlent pas français — frappe et m'apporte un grand verre de thé brûlant tenu dans une sorte de tasse métallique (celle-ci découpée, ajourée, ornée de divers motifs parmi lesquels un jeu de satellites et de fusées qui se dirigent vers la lune et les étoiles).

*12 mai*

Hier soir, à Cologne, la surprise d'une cathédrale gothique tout illuminée dans la nuit, et très près du quai, sur lequel je suis descendu un instant.

Berlin : aperçu « le mur » sous forme d'un grillage électrifié longé par un chemin de ronde où marchent deux soldats armés vus de dos. Côté Est, ce chemin de surveillance est bordé par un immense bâtiment — qui semble usine plutôt que gare — désaffecté, vitres cassées, vide, sinistre.

Gare de Berlin-Est : au moins six hommes montent ensemble dans notre voiture pour contrôler les passeports, dont certains de très forte taille au point que l'un d'eux passe à peine dans le couloir. Sur le quai, des policiers dos à dos veillent à ce que personne ne descende du train. Par la vitre, qui ne s'ouvre pas, j'en regarde un très jeune et très grand, avec longues bottes noires et culottes de cheval très bouffantes que remplissent mal ses jambes maigres... cette image, pour moi trop cinématographique, prête à rire : dans mon innocente liberté je dois faire un certain effort pour penser qu'il ne s'agit plus ici d'une image mais de graves réalités.

Puis c'est la Pologne assez vite. Pins et bouleaux le long de la voie. Ciel pur, vent d'est. Attente longue dans une gare, je réussis à trouver une porte ouverte dans la voiture voisine

pour respirer l'air extérieur car dans notre voiture soviétique portes et fenêtres sont hermétiquement closes (la climatisation est censée nous suffire).

13 h : des nuages sur la Pologne. Une campagne absolument vide de toute présence, bois, chemins, jardins, champs de céréales... sauf un homme à pied, mal rasé, qui montrait ses papiers à un policier en uniforme gris, descendu d'une petite voiture jaune arrêtée par notre train au passage à niveau.

14 h : plus d'animation, un beau troupeau de moutons qui paît, plus loin deux vaches, des champs de colza fleuri avec alouettes au-dessus, des vergers de pommiers et cerisiers fournis en branches basses et fleuries, une belle ferme de brique brune (les bâtiments autour d'une cour rectangulaire), avec des petites barrières en lattes écorcées qui limitent ses prés et ses champs, une charrette à cheval roux avec conducteur... mais beaucoup de laideur aussi : constructions minimales et vétustes, terrains vagues de bord de voie, fossés inondés et pollués, bois miteux... sur les talus des buissons à fleurs jaunes, de la taille des ajoncs.

Poznan. Enfin une fenêtre baissée dans le couloir (les responsables des wagons-lits ont la clef), j'y passe la tête : triste gare, plus de ciment que d'humains. Le train repart, nous secouant au point que j'ai du mal à tracer quelque chose de lisible. Cette ville est très étendue, bâtiments modernes dispersés, cheminées d'usines çà et là, une immense église en briques sombres couverte de bronze oxydé bleu-vert, ainsi que ses deux clochers (presque à bulbe) et les trois clochetons élevés sur le chevet. Vastes entrepôts de ferrailles diverses, comprimées ou non. Les lilas sont en fleur mais la végétation semble avoir quelques jours de retard sur la nôtre, certaines essences n'ont pas encore de feuilles. Trois femmes en blouse bleue près d'un ensemble de serres, un homme seul dans un

champ avec une houe, un autre allongé dans l'herbe près d'un chemin, regardent passer le train, mais personne dans les jardins, sur les cours, par les chemins. Des véhicules pourtant sur les routes aperçues.

Une bande de corbeaux (parlent-ils polonais?) exploite hâtivement un carré de terrain travaillé. Au-dessus d'un bel endroit planté de saules en têtards tourne un rapace aux ailes claires. Longs sillons buttés qui se terminent sur d'autres transversaux, moins nombreux et plus courts : les pommes de terre sont plantées, dans les jardins elles sont même levées. Par le ciel plusieurs fois des vols de pigeons domestiques, blancs, ardoisés, roux. Enfin un agriculteur qui laboure, tracteur rouge (dans les gares il y avait souvent du matériel agricole sur des wagons en attente). Toutes les fermes — bâtiments plutôt laids, toitures de fibrociment — sont parées légèrement de pommiers fleuris blancs.

Konin, une grande agitation de piétons devant la gare. Comme à Poznan, des grappes de gens qui attendent les cars. Laide petite ville moderne mais, pour la partie que j'observe, avec beaucoup de verdure aménagée.

La campagne est assez uniforme. L'aspect du sol dans les rayons de pommes de terre préparés le long de la voie montre une terre plutôt légère, plantée de saules gardés en arbres autour de petites mares, et de peupliers. Par quartiers plus sablonneux reviennent les pins. Paysage monotone, plat : emblavures, patates, rigoles rectilignes creusées à la machine, petites maisons sans charme... et puis tout d'un coup deux vaches à la chaîne dans l'herbe haute, un immense troupeau d'oies blanches dans un vaste pré, une troupe de mouettes posées sur le terrain (à 200 kilomètres et plus de la mer, elles remontent sans doute la Vistule). Les petits jardins sont bien entretenus mais sans une fleur, sinon celles des fraisiers. Il a dû faire sec, les chemins sont poussiéreux et les

céréales plutôt maigres. Depuis une gare où notre train arrêté chauffe, je suis les allées et venues de plusieurs tourterelles de Turquie dans les arbres voisins.

Toujours des carrés de colza dont le jaune violent fascine, emplit les yeux. Maintenant qu'il fait moins chaud, quelques familles sont au champ. L'une d'elles place les pommes de terre, charrette à cheval et paniers ronds (sans doute d'osier avec l'écorce rousse). Un maraîcher cultive des poireaux en larges surfaces. Le train passe devant un cimetière en plein champ : grosses tombes de granit, toutes entourées d'herbe épaisse, avec plusieurs arbres fleuris en blanc. A travers la campagne il y a pas mal de corbeaux qui sans doute n'ont pas quitté le pays après les froids.

Franchie la laide ceinture qui entoure toute grande ville : jardins pauvres (quand même un fleuriste avec serres et châssis), dépôts divers, bâtiments aux fenêtres crevées, rails, terrains vagues... c'est maintenant (17 h 47) la grande gare de Warszawa. Elle est couverte, comme souterraine, neuve, grise, glacée, presque déserte. Lourds piliers, dallage de granit poli, deux longues rampes de métal chromé à double tapis roulant (montée, descente) et deux escaliers mécaniques également doubles dans le même métal, éclairage par tubes de néon placés au plafond bas derrière des lames métalliques. Je descends sur le quai où il n'y a pour ainsi dire personne, histoire de me dire que j'aurai foulé le sol de Varsovie.

Encore les champs plats, les files de caténaïres, des portions de bois, des serres sous arceaux et toiles de plastique, des zones d'habitations individuelles relativement cossues, taillées dans un bosquet et prises dans sa verdure, toujours ces vaches deux par deux, d'assez nombreuses maisons en construction (mais tous les chantiers en souffrance), parfois une allée, une petite route, bordées d'arbres,



JEAN-LOUP TRASSARD

## Campagnes de Russie

Une promenade. Une promenade attentive, à bicyclette, dans la campagne soviétique où normalement les touristes n'ont pas accès.

C'est hors de tout contexte politique que je suis allé en URSS, en mai et juin 1988. Hors aussi de toute organisation touristique. Ce voyage dans les campagnes a été mis sur pied à ma demande par un éditeur de Moscou, qui a bien voulu m'inviter contre la promesse que je raconterais mon périple original par écrit, l'URSS de la perestroïka espérant montrer aux Français qu'il sera bientôt possible de visiter avec agrément un pays longtemps interdit.

D'abord en Biélorussie dans une ancienne province polonaise, puis à l'est de Moscou dans la région historique de Vladimir, enfin en pays cosaque, près du Don, après passage à Volgograd (ancienne Stalingrad), trois régions distantes entre elles de mille kilomètres : train, avion, voiture mais une fois sur place c'est à bicyclette que j'ai circulé, aidé par un interprète joyeux et amical. J'ai respiré l'air et j'ai bien regardé. J'ai noté, je rapporte, absolument tout. La parole des gens et le chant des oiseaux.

Paysages, kolkhozes, élevages divers, isbas, jardins, forêts, bêtes sauvages, saunas, rivières et portraits, surtout des Russes rencontrés et interrogés, le récit, parce que c'était le mouvement même du voyage, pénètre de plus en plus vers le cœur du pays. Jusqu'à cette fête de village, au fond de la steppe, où je fus baptisé cosaque.

J.-L. T.



9 782070 717637



89-X A 71763 ISBN 2-07-071763-1

Extrait de la publication